

I-2 DE LA MORT SUBITE INVOLONTAIRE

En toute chose le plaisir s'accroît du péril même qui devrait nous en éloigner.

Sénèque cité par Montaigne⁵⁹, Essais, II, 13.

La mort subite accidentelle peut être un équivalent suicidaire, telle celle qui résulte de l'éclatement à pleine vitesse d'un pneu connu usé, dans la courbe d'un virage verglacé au peuplier accueillant. Ce fut le cas pour mon idole de jeunesse, Nicole Berger⁶⁰, la nymphe du BLÉ EN HERBE, le film de Claude Autant-Lara qui me fit rêver durant toute ma période pubertaire? Qui n'en connaît pas d'exemples avérés, particulièrement cruels quand ils touchent plus jeunes que soi? Des filles de seize ans? Justine S***?

La fille sur le coup

En avant s'est brisée

Le front sur les genoux

Et les mains sur les tempes

Quand ses yeux n'ont plus vu

À peine elle a crié

Nous ne pourrons plus rire

Ni chanter ni aimer

Autrement qu'en pensées

Pour nous qui resterons

Attentifs à son ombre

Justine, mon injustine...

LA MORT ACCIDENTELLE ET MOI

En ce début d'été 1944, les convois militaires de l'armée de Rommel⁶¹ décampaient sans discontinuer vers Angers devant les chars du Général Patton. Ils passaient devant le portail d'entrée de la maison paternelle par l'étroite route de Pouancé, dont ils occupaient toute la largeur. Enfants, nous jouions à lancer de la terre dans les chaînes des automitrailleuses et les roues des camions, bourrés de soldats et trainant des canons. Jamais ma mère n'aurait cru sur ma seule relation que, pétrifié en Manneken Pis⁶² haut-breton, j'avais pissé dans ma culotte parce qu'un chauffeur allemand avait pilé net, tellement il avait eu peur d'un attentat; hystérique et hurlant en boche, il m'avait braqué son pistolet en pleine figure; son chef de voiture eut les plus grandes difficultés à le détourner de l'infanticide. Mon frère Thierry et ma cousine Michelle Magneron avaient trouvé leur salut dans la fuite et témoignèrent de la véracité du fait divers.

Pas davantage, ma mère ne voulut admettre qu'une femme anonyme pêchant la crevette le long du rivage ait pu venir me sauver de la noyade en 1946, alors que je dérivais vers le large sur une chambre à air, poussé par un fort vent d'ouest, bien trop loin du bord de la plage de Saint-Jean-de-Monts, pour elle parangon de sécurité, mais quasi déserte à l'heure du déjeuner. Je perdis pied et je n'oublierai jamais les sensations de l'interminable bouillon. Ni celle rassurante de la femme en maillot couleur pêche, une-pièce en laine tricotée main jersey, qui crawlait en me maintenant serré contre son flanc généreux et bronzé à l'Ambre Solaire⁶³. Nous la croiserons le lendemain entourée d'enfants blonds et biscuits de mon âge. Sans pouvoir lui exprimer d'autre attention qu'un regard désolé, je savais d'instinct que cette femme comprenait tout de ce que je vivais au côté de ma mère indifférente.

Jamais je n'ai osé avouer que j'avais failli mourir étranglé en 1947, lors d'un jeu idiot de pendu à un poirier-nain en S biscornu, alors

que j'allais sur mes neuf ans. Le lendemain, mon frère et moi partions pour Paris avec la Tante Mad qui offrit à chacun un sandwich au buffet de la gare, *sec comme la corde d'un pendu*, dira-t-elle en rigolant et en toute innocence. Ma gorge en est encore serrée quand j'évoque cet épisode que je suis le seul à connaître jusqu'à ce qu'on lise ces lignes. J'ai mis longtemps à aimer le contact des cols roulés sur la peau de mon cou. Il est vrai aussi que je suis né avec une double circulaire du cordon.

Qui n'a pas cauchemardé, quand la mort accidentelle ne devrait faucher que des individus détestés, quand bien même il n'en résulterait pas de promotion ascenseur ni d'héritage providentiel? Mon frère, Thierry-Luc, en début de carrière, n'était pour rien dans le crash de l'avion qui emmenait une vingtaine de cadres supérieurs de TOTAL à Hassi-Messaoud, le propulsant derechef vers un avancement surchoix dans la hiérarchie dont il venait à peine d'occuper le rez-de-chaussée.

Comment exposer, sinon par leurs conséquences, les circonstances du décès subit, par rupture d'un anévrisme de l'aorte abdominale, de mon maître JACQUES LEFEBVRE⁶⁴, un géant par la taille et l'esprit de la radiologie du XXe siècle, lors d'une promenade matinale dans la forêt de Fontainebleau, un jour de Toussaint 1974? Totalemment prise au dépourvue par l'impensable sacrilège commis par une Parque mal avisée ou diablement perverse, la toute jeune Faculté Necker-Enfants Malades — appliquant le désir du Syndicat des Electroradiologistes des Hôpitaux de Paris exprimé après un débat houleux en comité restreint... et du Syndicat autonome ? — dut improviser une solution qui déstabilisera le système en place pour plusieurs décennies. J'en tirerai la conclusion qu'on ne prépare jamais trop tôt sa succession.

Il y a plus triste, la mort injuste, celle qui frappe une jeunesse à l'aveugle...

« A's'app'lait rose all' était belle,
A'sentait bon la fleur nouvelle... »⁶⁵

Pourquoi X*, cette jeune fille superbe de même pas vingt ans, jeune mariée resplendissante, hospitalisée à Bicêtre dans la salle commune où j'étais externe chez Maurice Deparis⁶⁶, est-elle morte, dès la nuit suivante, d'une hémorragie méningée foudroyante, aussi inexplicable qu'injuste?** Vous n'avez pas eu le temps d'approfondir son cas — elle était fébrile, atteinte d'un rétrécissement mitral⁶⁷ et enceinte d'un fœtus déjà gros mais pas encore à terme — et, le lendemain de son admission, vous vous trouvez devant un lit vide aux draps repassés tirés au carré, entouré de trois paravents pour l'isoler des autres femmes de la salle, toutes plus que mûres et confites dans leurs propres peurs. On parla d'endocardite d'Osler, mais elle ne fut pas autopsiée. Je ne fis pas ma la visite ce funeste matin ; je pris le volant de ma Dauphine Gordini pour effectuer un très long périple dans Paris et sa banlieue ; c'était l'hiver, il faisait gris et froid, comme dans un poème gothique romantique allemand.⁶⁸

Est-il nécessaire au deuil des survivants de connaître la cause exacte de la mort d'un être cher? Pour moi, tout défunt en milieu hospitalier doit être confié au médecin anatomo-pathologiste et servir tant à l'approfondissement de la science en général qu'à l'enseignement des jeunes étudiants en particulier. Si je décède à l'hôpital, j'entends que cette vérification *nécropsique*⁶⁹, comme nous disons dans notre jargon, soit exécutée dans les règles de l'art qui incluent le respect physique de mon corps et autorisent tous les débordements de langage des dissecteurs; il est très sain de rire devant la mort, tant il est connu que, dans un amphithéâtre, le macchabée s'emmerde à cent sous de l'heure et que tout ce qui peut lui réchauffer l'âme est le bienvenu. Si mes organes peuvent servir à quelqu'un, tant mieux, que l'on ne s'en prive pas si la mort me prend dans

des conditions qui le permettent... et s'il en reste qui soient encore en état de marche! Par contre, si je trépasse de la façon la plus ordinaire, inutile de confier mon corps à la science; je n'en ai demandé ni la permission ni la carte, paraît-il obligatoires. Rares aujourd'hui sont ceux qui s'intéressent à l'anatomie cadavérique, depuis que l'on dispose des techniques modernes de l'imagerie médicale et qu'on peut simuler des protocoles opératoires avec des outils informatiques de réalité virtuelle. Peut-être dois-je y mettre un bémol puisque j'ai lu dans la presse de l'été que les neurologues sont de nouveau demandeurs de tissus histologiques cérébro-spinaux. Ce serait un retour par le haut du principe de la méthode anatomo-clinique du grand René-Théophile Laennec.

« *Chi va piano va sano; chi va sano va lentano* ». DANIEL ROSSIGNOL-GUZZI, à peine plus jeune que moi en 1966, était l'un des espoirs du Commissariat à l'Énergie Atomique, tant il était intelligent, instruit, cultivé comme sait l'être un descendant d'aristocrates italiens pétris dans la Renaissance florentine et le business milanais. Spécialiste de la physique des fluides et des plasmas ionisés, il rêvait que l'on s'associât, sans plus attendre, dans des protocoles de recherche médicale avancée. J'en bavais aussi, mais pour plus tard, tant j'avais du mal à comprendre les concepts physico-mathématiques dont il m'abreuvait; tant j'étais dubitatif sur mes capacités de chercheur et toujours incertain de mes orientations médicales, alors encore vagues et plutôt dirigées vers la médecine interne de soin. Une chose était sûre, il serait le parrain de mon premier enfant, quand j'en aurais un, Dieu seul savait quand! Encore célibataire, athlétique, aventureux, mais aussi fort anxieux, il n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il se livrait à la plongée sous-marine de longue durée, de plus en plus profondément, dans des mers de plus en plus exotiques. Son amie me téléphona un soir de 1970, pour me faire part de son décès au cours d'une exploration solitaire au large du golfe du Gabon. Sans doute avait-il tenté de franchir la « barre », en nageant sous l'eau; je le savais intrépide et téméraire, mais pas suicidaire. Dans x temps, je serai gisant, inhumé à quelques coudées de son tombeau de marbre noir, toujours fleuri, dans le secteur sud du cimetière Montparnasse. On pourra disputer en

binôme quelques parties de bridge, pourquoi pas contre nos voisins Marcel Bozzuffi et Frédéric Rossif, sur fond de musique de ce pochard de Serge Gainsbourg flirtant avec Jean Seberg et Sylvia López, beautés aux destins tragiques que je me réjouis de bientôt pouvoir rencontrer post mortem⁷⁰ ? En attendant cette réjouissance macabre, je ne retrouverai jamais, durant la période de ma vie où j'ai eu des moyens scientifiques, un être aussi merveilleusement savant, complice et complémentaire, condition idéale, nécessaire et suffisante pour la réussite de protocoles novateurs, nobélisables ou non.

Je ne suis pas un obsédé du Prix Nobel. Jamais un seul instant de ma vie médicale, je n'ai pensé pouvoir me situer au niveau de la consécration la plus achevée qu'on puisse rêver. J'en connais qui le sont ou le furent, et firent le maximum pour l'obtenir, sans succès à la clé. Jean Hamburger avoua à un de ses élèves, qui m'en fit part un jour d'arrosage, qu'il aurait eu la stature d'un Nobel, s'il n'avait été tenaillé par le besoin de « baiser » (sic). ¡Quizas! Je ne sais pas si l'histoire est véridique, mais elle est plausible. Lao Tseu l'avait enseigné en son temps. Alfred Nobel n'a pas donné d'explication vulgarisée jusqu'à mes oreilles sur les raisons qui poussèrent son épouse à prendre un amant mathématicien, adultère qui eut pour conséquences, l'une directe, le refus de créer un prix Nobel dans cette discipline abstraite, l'autre indirecte, la création de la médaille Fields.

Tous deux anciens carabins rennais nommés aux mêmes concours de l'externat puis de l'internat des hôpitaux de Paris, le surdoué JOSEPH LEBLANC et moi nous sommes rencontrés principalement chez Guy Ledoux-Lebard⁷¹ durant le semestre d'été de 1969 à Cochin. Lui se détachait de la cardiologie pour venir tâter de la radiologie dont il ne savait pas grand chose; je sortais, moi, d'un semestre de pneumophtisiologie à Boucicaud, incertain sur mes réelles compétences en médecine interne. Nous nous entendions d'autant mieux qu'il avait épousé une fille de Martigné-Ferchaud, mon village natal en Ille-&-Vilaine,

berceau des Laiteries Bridel. A l'aube d'une nuit de garde où j'avais été harcelé d'urgences, je me retrouvai devant un malade atteint d'une cardiopathie décompensée dont je ne maîtrisais ni le diagnostic exact ni le traitement, et sa vie filait entre mes doigts impuissants déroulant des kilomètres de tracés électrocardiographiques indéchiffrables à mes yeux. L'interne de garde en médecine était alors encore totalement seul jusqu'à l'arrivée de l'équipe médicale de jour vers huit à neuf heures du matin. Je ne pourrais pas - enfin mon malade ne pourrait pas - tenir le coup jusquelà. Selon mes principes intransigeants, la mort de tout malade décédant durant ma vacation de garde m'était totalement imputable. Je me résolus à appeler Joseph Leblanc chez lui, procédure inusitée sinon antidéontologique que seule une amitié profonde permettait d'initier. Joseph, malgré l'heure indue, accepta immédiatement de venir à mon secours et se substitua à moi pour prendre en charge un malade et une maladie qui n'avait pas de secret pour lui, une dissection aortique de pronostic alors désespéré. Quelque temps plus tard, Joseph décéda par noyade, alors qu'il pêchait en bateau avec ses enfants sur une plage du Cotentin. Pourquoi une pareille injustice, faisant en même temps disparaître l'une des lumières de l'internat, et transformer une épouse en veuve mère de plusieurs orphelins?

MICHEL KATZ, un rhumatologue contemporain de ma promotion d'internat, fit partie du gros contingent de médecins qui occupèrent les postes de chef de clinique-assistant créés en radiologie par la réforme Debré⁷² ; restés encore pendant longtemps vacants, faute de compétences formées pendant le cursus de l'internat, ces postes pouvaient être des sinécures alimentaires, mais aussi générer des vocations tardives qui conduisaient vite à la carrière professorale. Michel était un petit homme rouquin, barbu romantique, mince, doux, délicat, timide, émotif, consciencieux et discret, comme on en rêve quand on est un étudiant débutant ou un malade anxieux. Nommé adjoint à l'hôpital Saint-Louis, il me rejoignit avec Jean-Pierre Monnier de l'hôpital Saint-Antoine, pour que l'on constitue un trio de choc chargé de mettre sur pied et d'administrer le certificat d'études spéciales de radiologie diagnostique,

créé dans la foulée de mai 68, sous l'autorité du débonnaire Guy Pallardy. Notre association fonctionna avec une efficacité grandissante jusqu'en 1982, date à laquelle il fut promu chef de service à Lariboisière. La charge se révéla-t-elle trop lourde pour lui? Michel Katz décéda brutalement dans son bureau d'une crise cardiaque fulminante, quelques semaines après avoir pris ses fonctions. Ce type de décès porte un nom qui le relie au stress permanent dont vivent les managers de tous poils, notamment les intoxiqués du boulot brocardés en français par Henri Salvador, les *workaholics* comme on dit maintenant des deux côtés de l'Atlantique. Le corps professoral médical français n'en est pas épargné, loin de là. Il paye son tribut au *burn out syndrome*⁷³ !

Ainsi disparut dans la force de l'âge, il y a trois décennies, mon maître ès-rhumatologie FLORIAN DELBARRE, premier doyen de la Faculté Cochin-Port-Royal, l'un des durs gaullistes de l'après-68, cofondateur du SYNDICAT AUTONOME, l'antagoniste du gauchisant SNES-SUP, qui ancrera pour une douzaine d'années la médecine de l'Université Paris V René Descartes dans le bonapartisme tempéré. L'homme était sanguin ; il avait tout du gros businessman battant et talentueux; il n'aura guère eu le temps de conduire son cabriolet Mercedes 190 SL au grand dam de ses belles secrétaires à faire rêver Dutronc (Jacques) et fantasmer Claude Nougaro. Je commis l'erreur de ne pas céder à la tentation d'accepter le sujet de thèse qu'il me proposait : le traitement des polyarthrites chroniques évolutives par la synoviortèse, injection intra-synoviale d'un isotope radioactif. J'étais encore un interne sybarite.

On est de toute façon toujours le médiocre de quelqu'un.

Ainsi disparurent deux des personnes amies dont j'avais le plus besoin à la rentrée de septembre 1997, pour m'éclairer sur l'avenir proche du pays en passe de redevenir socialiste après la tornade Juppé. Le médecin néphrologue JEAN-LOUIS FUNCK-BRENTANO avait su me prévenir que je ne devrais surtout pas m'exposer à la fabrication

d'anticorps anti-moi, quand je me mettais à ruer dans les brancards avec trop de clinquant et de décibels. On oscille en France entre la sobriété médiocratique⁷⁴ — une seule tête, un seul fusil — et la charge de la cavalerie légère... comme ailleurs, d'ailleurs⁷⁵ ! Il m'avait approuvé de me lancer à fond dans l'ouverture de contacts avec la Chine de Beijing⁷⁶. Il ne voyait de moyens de payer les équipements lourds des hôpitaux que dans d'insondables puits inflationnistes. Il fallait surtout qu'il m'éclairât sur mon vrai avenir à Necker.



Jean-François Moreau
Alain Gille
François-Xavier Stasse

**Inauguration du service de radiologie
hôpital Necker - 1990**

Je venais juste de rater la prise du pouvoir après la démission du président du Comité Consultatif Médical local, Jean-Pierre Grünfeld⁷⁷, et, à l'évidence, j'allais me trouver confronté à l'assassinat définitif de mon service et à terme de Necker lui-même, avec l'intronisation du concept pervers d'hôpital «mère-enfant». Comment faire face à l'impérialisme chronique des Enfants Malades et à celui naissant de l'HEGP voire de Cochin, pour ne pas parler de la Pitié-Salpêtrière, « *notre ennemi héréditaire* » (sic) ? «FÜNCK» était l'un des héritiers médecins d'une illustre famille issue de la banque et de la politique internationale de la Troisième République. Il m'aimait bien, peut-être à cause de mon côté self-made-man stendhalo-voltairien, non pratiquant la courtoisie. Certaines lignées de grands personnages emprisonnent leurs descendants lointains plutôt qu'elles ne les libèrent. Ce n'est pas si simple d'être fils de patron⁷⁸. Je me félicite que mon fils ait choisi, de son propre fait, une autre voie que la médecine.

J'avais fait la connaissance du politicien de l'UNION LATINE, PHILIPPE ROSSILLON, à la suite de mes tournées en Amérique Latine, notamment au Pérou où nous avons monté ensemble une bibliothèque médicale francophone en 1985, grâce à ma rencontre avec Jorge Velasquez-Pomar⁷⁹. Je lui rendais visite de temps en temps, deux fois par an le plus souvent. Je lui racontais mes fantasmes qui me faisaient passer pour un extra-terrestre à ses yeux. Lui m'informait des inénarrables *combinaciones* qui bullaient en permanence à la surface du marigot RPR⁸⁰, et des désillusions qui concluaient trop souvent ses actions dirigées contre l'anglophonie triomphante en terre latine. Il venait tout juste de s'installer dans l'appartement haussmanien de proue de l'avenue de Breteuil, juste devant Necker, quand je le vis pour la dernière fois. En septembre 1997, nous devions étudier comment il faudrait s'y prendre pour lancer l'enseignement télé-médical en direction de la latinophonie. Juste avant de partir pour un long voyage aux États-Unis et en Argentine, je lui avais appris la création possible d'une CHAIRE UNITWIN de l'UNESCO.

J'espérais la finalisation en prélude à la Conférence sur l'Enseignement Supérieur de l'Unesco programmée en 1998. J'y étais invité, grâce à la sympathie qui m'unissait au Professeur Georges Haddad, l'ancien Recteur de la Sorbonne, à la fois collaborateur de Francisco Mayor et époux de mon élève Elisabeth Atlan qui allait me succéder à l'hôpital Corentin Celton, Issy-les-Moulineaux. Je me rendrai aux funérailles⁸¹ de Philippe Rossillon avec l'idée que j'enterrais avec lui mon projet d'INTERNATIONAL SCHOOL OF MEDICAL TELETEACHING⁸².

Ainsi disparurent tout récemment plusieurs Médecins des Hôpitaux, dont mon très cher ami et collègue interniste de Boucicaut, BLAISE PATRI, qui avait été mon collègue d'internat à la Salpêtrière; dans cette salle garde où seuls paraient les neuropsychiatres, nous faisons l'effet d'appartenir à un vague corporation de *lumpenproletariat*, faute de pouvoir arbitrer entre les Charcotistes et les Freudiens. Plus tard, nous nous retrouverons à Boucicaut, adjoint de Jacques Dubrisay, un charmant interniste non moins mortel qui n'atteindra pas davantage l'âge de la retraite pour quitter ce bas-monde et la présidence du CCM dont Jean Gay hérita l'espace d'un éclair. Sa femme, Hélène, ne tarda pas à suivre Blaise; j'avais connue cette fille d'un autre grand interniste de Cochin, Henri Péquignot, quand elle était externe chez le gynécologue Albert Netter en mai 1968; elle avait écouté avec la plus grande attention l'histoire de ma vie étudiante en prenant mon observation que je décrirai plus loin; je n'ai pas oublié la chaleur de sa main serrant la mienne quand nous nous sommes quittés; elle développa une très grave maladie neuromusculaire à la fin de sa trop brève existence. Disparu aussi récemment le délicieux orthopédiste des Enfants-Malades, JEAN-CLAUDE POULIQUEN⁸³, fils d'un exceptionnel chirurgien de Pont-l'Abbé, souvent cité en exemple dans ma jeunesse pour ses travaux sur les luxations congénitales de la hanche.

Comme était également cité le grand pneumo-phtisiologue BERNOU⁸⁴, spécialiste de renommée internationale de la tuberculose

pulmonaire au dispensaire de Châteaubriant, aidé par sa panseuse, Mme Marécaux, qui faisait toutes les opérations chirurgicales⁸⁵, alors qu'elle n'était pas médecin. Très en avance sur son temps, il avait recruté son adjoint, le docteur Tricoire, sur curriculum vitæ et cooptation à l'américaine⁸⁶. Châteaubriant, à quinze kilomètres de chez mes parents où nous allions parfois, à vélo ou en Frégate, rendre hommage aux FTP fusillés pendant la guerre, honorés par un monument au Martyrologe des Maquisards⁸⁷.

Les décès subis de personnalités internationales, elles aussi de plus en plus nombreuses, ne manquèrent pas de m'affecter durant ma vie professionnelle.

La plus douloureuse fut celle de mon ami GLENN W. HARTMAN, un très grand uroradiologue de la prestigieuse MAYO CLINIC⁸⁸, qui accéda à des responsabilités majeures au sein de la radiologie nord-américaine et m'aida à voir clair dans le sinistre conflit qui opposa l'International Society of Radiology à l'American College of Radiology après l'échec d'ICR'85 à Honolulu. Invité d'honneur d'ICR'89, nous allâmes en couple faire un tour du Paris by night le 14 juillet 1989, dans la folklorique et terrifiante Fiat 126 fabriquée en Pologne qui avait remplacé la rutilante et ruineuse Alpine Renault A310, objet de vandalisme trop souvent répété. Nous assistâmes au gigantesque feu d'artifice de l'esplanade de Montmartre. Lors du souper qui s'ensuivit, il annonça d'une voix tranquille sa mort prochaine en raison d'une leucosarcomatose incurable.

Ainsi disparurent coup sur coup les deux President-Elects successifs de l'ISR, les Canadiens anglophones JOACHIM BURHENNE (infarctus du myocarde) et DEREK HARWOOD-NASH (rupture d'anévrisme poplité) dont les brusques disparitions furent à l'origine indirecte de ma promotion-

éclair la fonction de trésorier de l'ISR en 1995, prélude à une homérique joint-venture avec la radiologie chinoise, totalement improvisée à partir de Kuala-Lumpur⁸⁹ .

Ces morts-là, dont je pourrais citer des dizaines d'exemples en France comme à l'étranger⁹⁰ , furent autant de puissants moteurs qui me propulsèrent, la quarantaine venue, dans des attitudes irrédentistes, provocantes et parfois brutalement agressives, chaque fois que ma conception de la médecine se trouvait en dissonance avec l'autorité officielle conservatrice.

Ces positions « suicidaires » auraient dû m'être constamment fatales, du moins mes contemporains le pensaient, s'en frottaient les mains quelquefois, le déploraient plus souvent, car la radiologie universitaire mit un certain temps à se constituer une réserve de leaders complaisants, un vivier contrôlable tout en étant efficace, disait-on du côté des caciques. Ces révoltes ne me firent pas que du bien, mais elles m'évitèrent tant de sombrer dans l'assuétude à l'alcool que de m'enfermer dans des rôles de serial-killer. Olé! Cadets de Gascogne! D'Artagnan et Cyrano de Bergerac ne seront jamais loin, Tintin non plus. Le Saint Simon Templar, alias Sebastien Tombs, ne rêvait que de mort violente et glorieuse, de même que Biggles l'avait inscrite dans son programme de squadron-leader des deux guerres mondiales, mais ils étaient tous deux invulnérables, comme Blake et Mortimer, la blonde Worrals ou Buck Danny d'ailleurs.

ALLONS! RIGOLONZINBRIN ET GAFFONS pour nous détendre un chouïa, même si ce doit être pour moi suicidaire ou meurtrier, alors que je vais commettre deux sacrilèges dont je ne sais dire quel sera le plus toxique pour mon état civil: contrat, pilori, talion ou fatwa, aux bons soins du destin pollénisé à tous vents.

D'abord une HISTOIRE CORSE, véridique puisque par moi vécue en juin 1965.

Pendant mon service militaire, je me lie d'amitié avec un collègue dont la fillette de dix-huit mois présente des signes indiscutables de HANCHE LUXABLE, stade initial de la luxation congénitale de la hanche du nourrisson, que l'on peut prévenir précocement par une mise en traction continue et prolongée des membres inférieurs en abduction⁹¹, comme l'avait démontré Pouliquen Père, le merveilleux orthopédiste de Pont-l'Abbé, cité plus haut. Pierre Rigault est d'accord pour la prendre dans son étage de chirurgie orthopédique des Enfants-Malades. La surveillante générale refuse de donner un rendez-vous avant les calendes grecques: le service est archiplein, ce qui est probable mais pas incontournable. Je la connais bien. Elle est Corse, comme mon ami. Dès que je distille cet important détail dans la conque de son oreille droite, l'affaire est dans le sac et le lit accueille la petiote dans la semaine. C'est tout juste si la mère eut le temps d'empaqueter la layette. La Corse est l'image de la réussite du concept edgarfauriste d'indépendance dans l'interdépendance appliqué, à sens unique, par la communauté corse face à l'Hexagone continental.

A l'étude de ma vie active, de mes écrits et de mes discours, nul ne peut me taxer d'antisémitisme, non plus que de racisme, de sectarisme ou de sexisme. Brisons donc encore plus loin l'interdit, et, sacrilège, osons une HISTOIRE JUIVE.

Loin de croire à la nécessité d'occulter ces plaies de la société des Caucasiens⁹² des deux cotés de l'Atlantique, je lutte contre leur banalisation dans les discussions rarement pacifiques, publiques ou privées, qu'elles induisent en permanence de Calcutta à Los Angeles via Brest, de Tromsø au Cap par Agadez. Les histoires satiriques gagnent à être connues puisqu'elles donnent des explications nécessaires à la compréhension critique de phénomènes complexes dans un langage

accessible⁹³. Si toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, les mensonges mêmes pieux, même par omission, n'arrangent rien à terme. Le bois de la langue finit par s'user si l'on s'en sert trop systématiquement. Mieux vaut un Dieudonné ou une Brigitte Bardot qui s'expriment et que l'on peut contrer ou poursuivre, que l'hypocrisie qui distille l'air insidieux de la calomnie et s'accommode de la ségrégation de classe. Vous n'en avez pas marre qu'on n'en finisse pas de niquer votre mère? Alors, arrêtons de faire de la fausse science ethnologique pour justifier des comportements sociologiques qui relèvent de l'ignorance.

Le lieutenant de la SAS⁹⁴ de Kherba⁹⁵, où j'effectuais un stage-infirmier durant l'été 1958, rapporta d'Alger, tout excité, un 33-tours d'humour juif qui va passer en boucle durant des jours et des jours jusqu'à ce que je connaisse par cœur la totalité de son contenu, malgré la nausée qu'il m'inspire. Il me choque d'autant plus qu'en bon haut-breton, je n'ai eu pratiquement aucun contact jusqu'ici avec une communauté juive. Celles d'Angers comme de Rennes, fort restreintes après la fin de la guerre, étaient diluées dans la population indigène au point que je ne peux en citer aucun nom, même si j'en ai sans doute côtoyés. Je n'en connais donc pas les mœurs. Je n'ai donc aucune propension à l'antisémitisme, alors en filigrane mais non virulent chez les goys du coin, bien au contraire. Mes adhésions à Pierre Mendès-France⁹⁶ comme à JJSS et Françoise Giroud de L'EXPRESS étaient totales et parfaitement connues, en métropole du moins⁹⁷. En Bretagne, on ne pardonna à Mendès ni sa lutte contre les bouilleurs de cru⁹⁸ ni l'enterrement de la CED⁹⁹ voire la perte de l'Indochine, mais nul ne le traita de «*Sale Youtre*», dans les milieux que je fréquentais jusqu'à mon installation à Paris en 1962. «*Monsieur Ménédès qui n'a pas le droit de s'appeler France!*» vitupérait Charles Maurras au temps de l'ACTION FRANÇAISE et du FRONT POPULAIRE. Je ne pratique pas la langue de la bête immonde, si riche qu'elle soit dans les dernières œuvres de Louis-Ferdinand Céline. Le fait que le peuple juif ait crucifié le Christ ne me

paraissait pas, naguère comme jadis, pas plus qu'il ne m'apparaît davantage aujourd'hui, une raison susceptible de justifier une Shoah, pas plus qu'une ratonnade en représailles. «Jeux de mains, jeux de vilains», disait ma mère. Une fois pour toute, je suis pour l'abolition de la loi du talion chez les Indo-Européens, *both sides*.

A Kherba, je découvris la verve chansonnière des séfarades qui s'autobrocardaient avec une grande cruauté dans le fond et, j'ai le regret de ne pas apprécier, une détestable vulgarité dans la forme. Qu'on en juge avec l'histoire suivante, qui eut un effet navrant sur moi qui ai bénéficié d'un père exceptionnellement adoré¹⁰⁰ et n'ai pas souffert d'une mère abusive que j'ai passionnément aimée d'un amour partagé :

— Le père à son fils en bas-âge: *«Monte sur la table!»*

— Le fils à son père: *«Oui! Papa!»*

— Le père à son fils: *«Maintenant jette-toi par terre en plongeant la tête la première!»*

— Le fils à son père: *«Mais papa! Je ne peux pas! Je vais me faire mal!»*

— Le père à son fils: *«Non! Non! Plonge et tu ne sentiras rien!»*

Après quelques atermoiements, le fils s'exécute, se fait un mal de chien en se fracassant la margoulette et pleure toutes les larmes de son corps en regardant son père, incrédule.

— Le père à son fils: *«Voilà! Ça t'apprendra! Même à ton père, tu dois pas faire confiance!»*

Rires dans la salle et dans la SAS pliée en deux, sauf moi qui frise le collapsus. Cette histoire, je ne la raconte usuellement qu'à des juives accessibles à l'humour sur l'oreiller. Aucune ne réagit autrement qu'en haussant les épaules! Il est vrai qu'il leur arrive de trouver la forme de

mon nez quelque peu suspecte, celle que j'appelle dérisoirement mais non sans tendresse à la Goldstein, qui me fit quand même prendre pour un Arabe à Jérusalem-Est, une fois déguisé en Palestinien chez un fripier qui bradait son stock de cheichs à damier noir et blanc au début de l'Intifada¹⁰¹ ! Le résultat eût été le même avec une kipa sinon des papillotes.

J'ai, sinon horreur, du moins peu d'écoute pour des histoires drôles, mais vaseusement longues, dont tout bon citoyen français doit avoir au moins un exemplaire à placer lors des noces et banquets pour ne pas avoir l'air de sortir de la crypte de Sainte-Radegonde. Je n'en ai guère de personnelles dans ma besace et les seules séquences qui me fassent rire appartiennent à Raymond Devos, que je ne saurais massacrer en les répétant sans talent, — de toutes les façons, elles sont trop longues pour ce type d'auditoire! Je ne crois qu'aux courtes, les plus brèves possibles. Enfant, je me bouchais les oreilles, quand j'entendais le grand gaudrioleur de l'époque, Roger Nicolas, croasser ses «*écoute-écoute!*». Comme me le dit très pertinemment mon amie Hélène: «*Les femmes ont dû drôlement s'emmerder avec toi!*». Oui, sans aucun doute, mais on ne peut pas tout avoir, notamment l'art d'en raconter des «*VIAGRASSES*¹⁰² » de derrière les soues à cochon, *Larirette*, *larirê-ê-te*, à mourir de rire voire de plaisir. S'il n'y avait qu'en France que la plaisanterie de groupe m'irrite, ce ne serait rien d'autre qu'une singularité hexagonale parmi tant d'autres, mais à l'étranger, - et ce, bien avant que Reagan n'en eût formalisé l'usage dans les réunions du G5! - il faut sa cartouche de *jokes*¹⁰³ si on ne veut pas passer pour un plouc de «*tête d'œuf* ». Pour être honnête, à une exception près, mes amis britanniques ont oublié l'art des interminables séances de rire à en mourir qu'on pouvait entendre dans l'après-guerre sur les ondes de la BBC.

Lorsque je ne parviens pas à créer propres plaisanteries, j'emprunte donc celle qu'utilise Maurice Tubiana¹⁰⁴ esquivant une

réponse par oui ou par non à la question qui tue. Que raconte ce distingué savant, illustre membre de l'Institut, de sa voix douce, mesurée et juste légèrement vibratile, en excellent français comme en parfait oxonian? *«Une femme du monde qui dit non veut dire peut-être... Une femme du monde qui dit peut-être veut dire oui... Une femme qui dit oui n'est pas une femme du monde»*. L'interrogateur n'a pas à douter de la réponse à sa question devant un tel QCM : Maurice Tubiana est un homme du monde, j'ai pu le vérifier durant nos cinq années de collaboration au sein de l'International Society of Radiology¹⁰⁵.



DE LA BARAKA¹⁰⁶

« Moreau est insubmersible », dira de moi un de mes plus chers Mazarins, le très retors et cultivé ami Henri Nahum, un sacré gaillard de radiologie de Beaujon, couramment évoqué dans cet ouvrage. Voire! Une légende courait dans ma famille paternelle. Mon père la raconta à ses jeunes enfants, je suppose plus pour nous distraire que nous fortifier. Plus tard, un Mayennais me narra une histoire similaire, de ce fait moins improbable. L'un de mes arrière-grands-pères né sous Louis-Philippe, le médecin-général J-B Edouard Mathieu, très lié au Baron Larrey, fut Professeur Agrégé de chirurgie et Directeur du Val de Grâce sous la Troisième République, après une vie hautement aventureuse commencée en Algérie. Il participa à nombre d'évènements historiques du dix-neuvième siècle. À la fin de la campagne d'Italie qu'il passa avec les Zouaves Pontificaux, le pape Pie IX l'honora du privilège de léguer une dispense de faire maigre le vendredi aux cinq générations qu'il engendrera. Il sera là, héroïque, durant la charge des Cuirassés de Reichshoffen, puis au Val-de-Grâce pendant la Commune de Paris. Sous Mac-Mahon, il soigna à Orléansville, capitale de la Mitidja entre Alger et Oran. Sous Léon Gambetta et Jules Ferry, il alla se faire décorer du Grand Ordre du Nicham Niftikar par le Bey de Tunis après avoir organisé le service de santé du nouveau Protectorat, non sans avoir aussi effectué ce même travail dans le Constantinois. **Nous sommes depuis protégés par la baraka transmise de père en fils pour sept générations, les Mahométans étant plus préoccupés de nourritures spirituelles que les Papistes.**



1899

Médecin-Général
JB Edouard MATHIEU

J'ai toujours été très fier de mes ancêtres militaires. Ainsi, le Baron Tharreau fut-il un des héros obscurs de la désastreuse campagne de Russie durant laquelle il mourut à la bataille de la Moskova, mais gagna de voir son nom immortalisé sur l'un des piliers de l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Il y eut aussi le Baron Mathieu de Mauvière, le précepteur du premier fils bâtard reconnu de Napoléon Ier, le comte Léon, qui acquit le château de Cyrano de Bergerac dans la vallée de Chevreuse. Je descends en ligne directe de parents qui ne reculèrent pas devant le péril guerrier ; il n'y eut jamais de planqués dans ma famille directe; les légions d'honneur ne furent gagnées que sur les champs de bataille; mon père était très fier de sa croix de guerre 39-45. J'ai mis un point d'honneur à refuser la réforme pour raison de santé, lors de mon service militaire, pourtant facile à obtenir dès lors qu'il n'y avait plus de guerre d'Algérie et qu'on savait comment monter un dossier médical. Il est vrai que je me suis toujours senti invulnérable face aux risques guerriers.

Mes parents ne s'étaient pas opposés à ma décision de partir dans le bled algérien, quand j'eus vingt ans en 1958; étudiant sursitaire mais encore mineur, ils auraient pu sinon dû le faire. Je pris conscience de ma vanité, lors de ma dernière descente en camion du piton d'el-Aneb vers Duperré, avec à chaque virage le risque de déraper dans le ravin. Il y aurait eu plus de dégâts corporels liés à des accidents de transport que de vrais faits de guerre dans l'armée française en Algérie pendant les sept ans d'hostilité. Situation exceptionnelle pour les médecins de ma génération, j'ai vécu une vraie expérience guerrière sur le terrain pendant trois mois qui pèsent encore lourd dans ma tête. Je me sentis certes plus proche de Fabrice del Dongo à Waterloo que de d'Artagnan au siège de la Rochelle. Mais avec l'explosion de dix-sept mines sur la route de montagne que j'empruntais deux fois par semaine pour aller d'el-Aneb à Duperré et leurs blessés aux plaies spectaculaires mais heureusement bénignes que j'ai soignées, les fusillades intenses durant les jours précédant le référendum de 58 et leurs victimes qui transitèrent par la SAS ou y expirèrent, je sais ce qu'est la mort accidentelle la plus prévisible. Jamais je n'ai pensé une

seule seconde que je pourrais trépasser de cette façon, en Algérie ou ailleurs, là où les humains aiment à s'étriper.



Jean-François Moreau
el-Aneb - 2/30eRA - 1958

L'on ne retrouve pas cette sécurité dans ma belle-famille qui perdit le gadz'art GEORGES GUILLAUME, un excellent professeur de mathématique, au début de la guerre de 14. Mon beau-père, fils unique né en 1911, l'a à peine connu et en souffrit toute sa vie¹⁰⁷. Est-ce pour cette raison que mon fils opta pour la non-violence? Je ne le pense pas, rétif qu'il fut à toute violence physique toute son enfance et rédhibitoirement hostile à toute atteinte à son indépendance d'esprit. Il ressemble au portrait du cadet des Frères Thibault qu'en fit Roger Martin du Gard alors que je m'identifie assez facilement à l'aîné, médecin gazé en 14-18. Je n'aurai pas à l'aider à se faire réformer par piston comme il faillit me le demander. Il sera libéré du service armé non sans avoir passé par erreur une semaine dans une garnison du corps franco-allemand en Forêt Noire. Je ne saurais le lui reprocher, mais je regrette qu'il n'ait pas reçu d'élémentaires règles d'éducation militaire.

Toutefois et pour être objectif, le médecin est protégé par la Convention de Genève qui lui interdit de porter et de se servir d'armes offensives, ce moyennant quoi la croix rouge inscrite dans un cercle blanc le protège de l'agression armée. La première chose qu'apprenait le jeune médecin du contingent, lors de son incorporation, était de totalement oublier ce couteau suisse symbolique de la protection civile, qui peut servir de cible en cas de guerre subversive comme le fut celle d'Algérie mais, paraît-il aussi, lors des guerres en lignes.

Durant l'Occupation allemande, mon père renonça vite à promener sa vieille «Traction», une Citroën 11 Légère à gazogène dont le toit s'ornait d'une grosse croix rouge sur les routes desservant sa clientèle, quand elle ne servait qu'à exciter les pilotes de Spitfires dans un ciel déserté par la Luftwaffe en 1944. L'Oncle André, son frère, solidement attaché sur le fixe-au-toit remplaça ce symbole de la neutralité. Il scrutait le ciel avec des jumelles détectrices du danger à éviter par un plongeon le plus direct possible dans le fossé. Il n'est pas inutile non plus

de rapporter le danger encouru par mon fils, tondu « incorpo¹⁰⁸ » en Allemagne avant d'être renvoyé dare-dare au Muséum National d'Histoire Naturelle, d'être pris pour un skinhead à la descente du train à la Gare de l'Est; ce qui nous valut l'étonnement de le voir arriver avec une casquette de base-ball, jusqu'à présent absente de son look estudiantin, peu porté à l'exhibition de signes d'admiration pour l'*American way of life*, hormis les jeans.

La BARAKA, vraiment, je sais que je l'ai, vissée dans ma peau... jusqu'à ce que mort naturelle s'ensuive?

